

L'inerrance de la sainte Écriture

II. L'application

par le frère Emmanuel-Marie O.P.

DANS UN PRÉCÉDENT ARTICLE (*Le Sel de la terre* 108, printemps 2019, p. 10 et sq.) nous avons exposé *le principe* de l'inerrance biblique, fondé sur le dogme de l'inspiration de la sainte Écriture. Il nous faut maintenant examiner la question de son *application*. Car enfin, les textes bibliques sont si diversifiés, si composites, d'époque et de genre si différents : peut-on affirmer que, *de facto*, ils sont tous et en tout point sans erreur ? Que signifie pratiquement cette affirmation ? Comment s'applique-t-elle ?

C'est ce qu'il nous faut expliquer.

La question à résoudre

Si la doctrine de l'inerrance est claire, il faut reconnaître que son application, dès qu'on se confronte aux textes, n'est pas sans poser de vraies difficultés. Aucune, cependant, n'est insurmontable.

Il importe d'abord d'écarter les fausses objections.

1. Seul le texte original est exempt d'erreurs

- *Établir la leçon authentique*

Il faut commencer par établir la leçon authentique de chaque texte.

C'est, en effet, uniquement *le texte original et authentique* que l'Église déclare exempt d'erreurs. Or aucun des textes que nous avons en main ne représente exactement le texte original en tous ses passages. Au cours de son histoire, il a été corrompu en plus d'un point. La commission biblique pontificale l'a reconnu expressément dans la quatrième réponse de la décision qu'elle a rendue sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque, le 27 juin 1906 – en un temps où elle n'était pas infectée par le modernisme :

Question : Peut-on admettre – l'authenticité mosaïque et l'intégrité du Pentateuque étant sauvegardées quant à la substance – que cet ouvrage, à travers de si longs siècles, a subi quelques modifications, par exemple : des additions faites après la mort de Moïse par un auteur inspiré, des gloses, des explications intercalées dans le texte ; des mots et des tournures vieillis, traduits en un langage plus moderne ; enfin des leçons fautives imputables à des erreurs de copistes, et qu'il appartient à la critique d'examiner et d'apprécier conformément à ses principes ?

Réponse : Oui, le jugement de l'Église étant réservé. [DS 3397.]

Cependant, prévient Léon XIII dans *Providentissimus Deus* (1893), il ne faut pas facilement admettre une erreur de copiste, là où l'on n'en a pas la preuve ou, du moins, quelque indice sérieux, car ce serait un honteux subterfuge :

Il peut évidemment se faire que, dans certains passages, les copistes qui ont transcrit les manuscrits aient fait des erreurs ; cela devra être examiné mûrement et on ne devra pas facilement l'admettre, sauf pour les passages où cela est formellement démontré... [DS 3291.]

L'exégèse doit donc commencer par établir la leçon authentique de chaque texte, pour autant que cela soit possible. C'est le travail de la critique textuelle. L'Église encourage ce travail également pour les versions, c'est-à-dire les traductions du texte original¹.

Pour établir le texte authentique et déterminer les meilleures leçons, la critique textuelle recense les manuscrits – *papyri* et parchemins, en rouleaux ou en *codices* –, les compare et les range par familles, selon leurs caractéristiques, puis les confronte aux principaux témoins des différentes versions. Dans ce travail, sont également prises en considération les citations scripturaires des Pères et les citations des anciens livres liturgiques. Les spécialistes sont d'accord pour dire que, par rapport au texte reçu, les variantes rencontrées sont insignifiantes quant au fond et n'altèrent pas le sens, même si elles sont quantitativement très nombreuses : la plupart portent sur l'orthographe ou l'ordre des mots ; très rares sont celles qui changent le sens ; aucune n'introduit une leçon hérétique. Autrement dit, la Bible telle que nous la possédons est, sinon matériellement, du moins substantiellement conforme à l'original².

1 – Voir le concile de Trente, DS 1506.

2 – Il est vrai que pour le texte hébreu, le travail de la critique textuelle est plus malaisé, car il n'existe que très peu de manuscrits extra-massorétiques. Toutefois, la découverte, en 1947, des manuscrits de la mer Morte a singulièrement élargi le corpus des textes bibliques en hébreu et la comparaison avec le texte massorétique a montré, ici encore, que les variantes rencontrées n'altéraient pas le sens. Au reste, la confrontation du texte massorétique avec le texte grec des Septante, issu d'un texte hébreu plus ancien, prouvait déjà la même chose.

• *Quelques exemples d'altérations du texte « reçu »*

C'est ainsi que le travail de la critique textuelle permet de retrouver certaines altérations passées dans le texte reçu. Donnons deux exemples :

– Dans le livre des Juges (18, 30), le texte massorétique (texte hébreu standard dont les plus anciens témoins datent du 10^e ou 11^e siècle après J.-C.), déclare Gersham « fils de Manassé », alors qu'il est en réalité fils de Moïse (Ex 2, 22). Nous en avons la preuve parce que plusieurs manuscrits de la version grecque (autres que la LXX), le *codex Lugdunensis*, la *Vetus Itala* et la Vulgate portent : « fils de Moïse ». Pour épargner au grand prophète la honte d'avoir eu un descendant si infidèle, des transpositeurs juifs auront intercalé un *nun* dans le nom de Moïse : MOSHÊH est devenu MeNASHÊH.

– Dans la généalogie de Notre-Seigneur, en saint Matthieu (1, 11-12), il est dit : « Josias engendra Jéchonias [...], Jéchonias engendra Salathiel... » Or Jéchonias n'est pas le fils de Josias, mais de Joaqim, lui-même fils de Josias (voir 2 R 23, 34 et 24, 6 ; 2 Ch 36, 4 et 8). On propose deux solutions à cette anomalie : soit Jéchonias est appelé « fils » au lieu de « petit-fils », auquel cas il n'y aurait pas d'erreur, car le mot « fils » peut s'appliquer au petit-fils ; soit, plus vraisemblablement, Joaqin, autre nom de Jéchonias, a été confondu avec Joaqim : le traducteur grec de l'original hébreu de saint Matthieu aura lu deux fois « Joaqin » qu'il a transcrit en Jéchonias. La bonne lecture serait : « Josias engendra *Joaqim* et ses frères [c'est-à-dire les deux autres fils de Josias qui ont régné : Joachaz et Sédécias]. Après la captivité de Babylone, *Joaqin* [Jéchonias, fils de Joaqim] engendra Salathiel... »

• *Préjugés de la critique textuelle actuelle*

Le problème est qu'aujourd'hui, la critique textuelle ne s'exerce plus toujours avec l'objectivité scientifique voulue et se laisse parfois contaminer par les préjugés modernistes ou rationalistes de l'hypercritique. En voici un exemple :

Le 7Q5, manuscrit grec trouvé dans la grotte 7 de Qumrân, identifié avec toutes les garanties de la science la plus exigeante par le père O'Callaghan et le professeur Thiede, comme étant un fragment de l'Évangile de saint Marc (Mc 6, 52-53), reste ignoré de l'ensemble de la communauté scientifique. Avant son identification, ce petit fragment de papyrus avait été daté par Roberts, papyrologue de renommée internationale, entre 50 avant et 50 après J.-C. Il n'y eut alors aucune contestation. Mais, lorsque le père O'Callaghan publia les résultats de ses recherches et affirma qu'il s'agissait d'un fragment de l'Évangile de saint Marc, ce fut un véritable tollé. On prétendit qu'il était impossible qu'un texte évangélique puisse se trouver à Qumrân, dans une grotte obstruée au plus tard en 68, au mo-